

Enseigner la traduction dans les universités iraniennes, enjeux et difficultés

Azine Hosseinzadeh
Katayoun Shahpar-rad
Université Hakim Sabzévari, Iran

AntipodeS, n° 1 - juillet / décembre 2018
Traductologie

<https://portalseer.ufba.br/index.php/Antipodes>
ISSN électronique : 2596-1837

Résumé

La formation universitaire de traducteurs en français / persan en Iran est analysée pour en montrer les actuelles difficultés, dues à la relativement faible popularité de cette formation, aux contraintes curriculaires, aux divers degrés de spécialisation des formateurs et à la crise actuelle de la transmission de la langue persane aux jeunes générations. À travers un exposé testimonial, cet article propose d'examiner les enjeux et les paradoxes de l'enseignement de la traduction en licence de littérature française – même si les problèmes que nous relèverons ici peuvent sans aucun doute être décelés, à une échelle différente, dans le cursus de la Licence de traduction française –, pour voir dans quelle mesure son objectif est réaliste, s'il peut prétendre réussir sa mission ou si, bien au contraire, tout ce programme universitaire est à revoir. On cherchera ici à montrer la complexité de la situation dans ses détails, en approchant le thème sous les angles de l'organisation institutionnelle des cours, de la réalité professorale et des représentations estudiantines, pour arriver à la conclusion que les efforts doivent se poursuivre dans et en dehors de l'université pour répondre finalement à un marché iranien nettement demandeur de professionnels qualifiés dans ce champ de connaissance traditionnellement prestigieux et reconnu.

Mots-clefs

Enseignement. Français. Iran. Persan. Traducteur. Traduction. Université.

Teaching translation in Iranian universities, issues and challenges

Abstract

The university training of translators in French / Persian in Iran is analyzed to show the current difficulties, due to the relatively low popularity of this training, the curricular constraints, the various degrees of specialization of the teachers and the current crisis in the transmission of the Persian language to younger generations. Through a testimonial presentation, this article aims to examine the issues and paradoxes of the teaching of translation into a Graduation (Licence) for French literature - even if the problems that we will discover here can undoubtedly be detected, on a different scale, in the curriculum of the French programs - to see to what extent its objective is realistic, whether it can claim to succeed its mission or if, quite the contrary, all this university program is to be reviewed. We will try here to show the complexity of the situation in its details, by approaching the theme from the angles of the institutional organization of the courses, the professorial reality and the student representations, to arrive at the conclusion that the efforts must continue in and outside the university to finally meet the demand of the Iranian market in skilled professionals in this traditionally prestigious and recognized field of

knowledge.

Keywords

French. Iran. Persian. Teaching. Translation. Translator. University.

Plan

- 1 Introduction
 - 2 Le français universitaire en Iran
 - 2.1 Un choix doublement par défaut
 - 2.2 Un syndrome d'échec à déconstruire
 - 3 Du côté du programme
 - 3.1 Structuration de la Licence de français
 - 3.2 Retour du principe de réalité
 - 3.3 Un idéalisme applicable ?
 - 4 Du côté de l'enseignant
 - 4.1 Diversité des représentations
 - 4.2 Diversité des contraintes
 - 5 Du côté des étudiants
 - 5.1 La question de la langue française
 - 5.2 La question de la langue persane
 - 6 Considérations finales
 - 7 Conclusion
-

1 Introduction

A la base de cette réflexion sur l'enseignement de la traduction français / persan en Iran, se trouve un constat dont on ne cesse de subir et de décrier les effets négatifs : les traducteurs iraniens de la langue française ne sont pas assez nombreux, ni suffisamment spécialisés et des ouvrages clés, écrits en français et vecteurs de savoirs dont notre pays a réellement besoin, ne sont pas encore traduits. Alors que l'Iran a toujours été un pays de traducteurs, que le français y est présent depuis très longtemps et que la traduction d'œuvres françaises a joué un rôle indéniable dans la genèse de la littérature moderne persane¹, on se trouve aujourd'hui face à un réel manque de traducteurs de langue française. Cela ne signifie pas pour autant que le marché iranien du livre ne voit pas apparaître presque régulièrement des ouvrages traduits du français – même si, proportionnellement parlant, le nombre d'ouvrages publiés en Iran est bien inférieur à celui qu'on rencontre dans un pays comme la France - et qu'on serait dans l'impossibilité de répertorier un nombre de personnes prétendant au statut de *traducteur* pour la simple raison qu'elles ont déjà traduit et publié quelque ouvrage du français.

Ce manque de traducteurs ne devient tangible que lorsqu'on cherche par exemple à faire traduire un livre bien précis ou que l'on décide de réunir un certain nombre de traducteurs pour un projet de traduction. En 2004 par exemple, le ministère iranien de l'Orient islamique, a proposé un projet de traduction afin de réunir en plusieurs volumes certains articles de l'Encyclopædia Universalis portant sur l'art et la littérature. La directrice du projet a eu bien du mal à réunir les quinze personnes à qui elle pouvait confier la traduction des articles ! A la même période, le service culturel de l'ambassade de France à Téhéran (SCAC)

¹ Cf. BALAYÏ, C. **Genèse du roman persan moderne** : Première partie. Téhéran : Institut Français de Recherche en Iran, 1998.

avait pensé et réalisé un projet d'aide à la traduction afin de soutenir financièrement, à la fois les traducteurs et les éditeurs, publiant des ouvrages traduits du français. Là encore, dans la liste des ouvrages proposés à la traduction, certains n'ont jamais trouvé de traducteurs². Il est aussi arrivé qu'un éditeur ait confié la traduction d'un ouvrage à un traducteur et ait été obligé de faire revoir le texte après la publication, une fois que des critiques y ont trouvé des contresens et des erreurs trop nombreux et non négligeables³.

Cette carence en traducteurs francophones, capables de devenir professionnels dans ce domaine, peut paraître étonnante face au nombre considérable d'étudiants en langue française. Notons que, tous les ans, quelque quatre cents personnes sont diplômées en Licence de français dans les universités iraniennes⁴. Si la politique de formation de traducteurs avait réussi, cela reviendrait à accepter que durant ces vingt dernières années, on aurait dû avoir au moins cinquante traducteurs professionnels. Ceux-ci n'auraient certainement pas eu un contrat dans l'immédiat, mais auraient pu, au fil des années, acquérir assez d'expérience pour pouvoir se dire qu'ils deviendraient traducteurs.

Or, la réalité est tout autre. En effet, l'un des buts des formations en langues étrangères tel qu'il est défini par les syllabi est de former des traducteurs professionnels, aussi bien dans les filières littéraires que dans celles dites de traduction. Autrement dit, d'après le projet défini, même les étudiants de la filière littéraire doivent, une fois diplômés savoir traduire.

Cette programmation est peut-être due au fait qu'en Iran, d'une personne qui a appris une langue étrangère, on attend qu'elle sache traduire avec aisance.

La question qui se pose dès lors est de comprendre pourquoi l'Université n'a pu mener à bien la tâche qui lui était confiée. Notre question peut être également formulée d'une autre manière, avec statistiques à l'appui : pour quelles raisons, parmi le nombre considérable de diplômés en langue française, toutes catégories confondues (littérature française et traduction, Licence et Magistère), on ne compte que trop peu de traducteurs capables de construire une vraie carrière de traducteur ? Pour quelles raisons l'enseignement universitaire de la traduction en langue française a-t-il échoué à former des traducteurs aptes à travailler et à répondre aux besoins du marché de la traduction ? Est-il à revoir dans son intégralité ou encore à compléter au-delà de l'université ? Cela est-il à mettre en rapport avec le changement de profil que l'on constate chez les enseignants universitaires de la traduction, puisque parmi l'ancienne génération d'enseignants aujourd'hui à la retraite on comptait de nombreux traducteurs professionnels et que parmi les enseignants actuels, qui ont entre quarante et cinquante ans, on ne rencontre quasiment pas de traducteurs ? Comment accepter qu'apprendre le français et la littérature française, ou même la traduction française à l'université ne suffise pas à faire de nos étudiants des traducteurs en herbe ? Quelles sont les conséquences d'une approche, en majeure partie, pédagogique et non pas réaliste de l'enseignement, de la traduction telle qu'elle est pratiquée à l'université ?

Voilà les questions auxquelles nous tenterons de répondre dans cet article à travers une démarche testimoniale et réflexive.

Nous ne voudrions pas aboutir à dénigrer tout le programme universitaire, mais à songer à des structures permettant de continuer et de perfectionner l'enseignement de la traduction en dehors du cadre académique.

Ainsi cet article se propose-t-il d'examiner les enjeux et les paradoxes de l'enseignement de la traduction en Licence de français sous trois angles. Dans un premier temps, nous présenterons brièvement ce que propose le programme universitaire afin d'en définir les failles. Par la suite, nous tâcherons de connaître le profil de l'enseignant universitaire de la traduction en Iran et les problèmes qu'il rencontre dans l'application du programme. L'avant-dernière étape de notre étude s'attardera, avant de présenter quelques considérations finales, sur les

² Dans cette liste, se trouvaient des ouvrages tels que *L'Idiot de la famille*, de Sartre, les *Écrits* de Lacan, des livres de Blanchot, de Mauron, et *cætera*.

³ En 2015, les éditions Qatre à Téhéran ont publié plusieurs ouvrages d'Anna Gavalda, réel succès de librairie. Quelques semaines après la publication, l'éditeur, alerté par les critiques, nous a demandé de revoir et de corriger le texte.

⁴ Les universités d'État des villes de Téhéran (quatre universités), Mashad, Tabriz, Ispahan, Sabzévar et Ahvaz accueillent des étudiants en Licence de français, sans compter les universités libres (payantes) de diverses villes.

capacités et les peines de l'étudiant à suivre l'enseignement proposé.

2 Le français universitaire en Iran

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il nous semble nécessaire de présenter le contexte dans lequel les étudiants iraniens sont amenés à s'inscrire en Licence de français (filiales littéraire ou de traduction).

Un contexte que nous jugerons sensiblement défavorable, comme notre description des conditions générales du choix de cette formation et de ses conséquences psychologiques chez les étudiants voudront ici le montrer.

2.1 Un choix doublement par défaut

Avant la révolution et durant les quelques années qui l'ont suivie, ceux qui entraient en Licence de français étaient tous francophones et bacheliers des lycées français⁵. Or, depuis la Révolution islamique de 1979, après laquelle les écoles internationales durent fermer, les lycéens iraniens apprennent uniquement l'anglais, même si de timides tentatives ont essayé de définir une place pour d'autres langues, comme le français ou l'allemand, et ce, surtout pour contrecarrer l'hégémonie de l'anglais, considéré comme la langue de l'impérialisme.

Au terme des études secondaires, un concours national ouvre l'accès aux universités d'État (suivant la Constitution, l'enseignement supérieur dans ces universités est gratuit).

Comme dans d'autres pays, les filières scientifiques, réputées les plus difficiles, sont les plus convoitées et souvent, ceux qui choisissent de préparer une Licence de langue étrangère, sont ceux qui ont échoué dans les branches scientifiques, en dépit du fait que la connaissance et la pratique d'une langue étrangère sont valorisées comme un plus au sein de toutes les classes sociales.

Après ce premier filtrage, les plus brillants, a-t-on coutume de dire, optent pour l'anglais, langue de réussite et d'avenir aux yeux de la majorité.

Par la force des choses et pour avoir tout de même une place à l'université – être étudiant, c'est toujours mieux que d'être seulement bachelier et de passer son temps à chercher un métier introuvable – certains se dirigent vers le français ou encore vers d'autres langues (l'allemand, l'italien, le russe, l'espagnol, le japonais, etc.).

2.2 Un syndrome d'échec à déconstruire

Pour ces étudiants, le premier contact avec la langue étrangère s'établit donc à l'université et nos collègues francophones qui enseignent en première année de Licence sont de plus en plus des didacticiens du FLE⁶.

Une simple comparaison peut nous révéler une différence fondamentale entre les étudiants en Licence d'anglais et ceux qui ont été amenés à choisir le français : les premiers ont pratiqué l'anglais durant les six années de l'enseignement secondaire, même si leur connaissance insuffisante de cette langue fait l'objet d'une préoccupation majeure dans le système éducatif iranien ; les seconds entameront leur parcours en apprenant l'alphabet français et, c'est à peine un an plus tard, qu'ils commenceront à traduire leurs premières phrases du français vers le persan, leur langue maternelle, alors que l'acquisition des compétences linguistiques de base

⁵ Le Lycée Razi (tenu par la Mission laïque française), le lycée Jeanne d'Arc pour les jeunes filles et le lycée Saint-Louis (tenu par les frères franciscains), *et cætera*.

⁶ L'Université Tarbiat Modarres de Téhéran propose depuis 1989 une formation en Magistère et, depuis 2009, un Doctorat de didactique du français.

en français est loin d'être terminée. A titre d'exemple, quand on débute le cours de traduction, au début du troisième semestre, les étudiants ne savent pas reconnaître un verbe conjugué au passé simple ou ne connaissent pas encore l'usage des temps composés tels que le futur antérieur ou le plus-que-parfait.

Il nous faut aussi apporter une précision sur l'état d'esprit de ces étudiants.

Un grand nombre d'entre eux sont psychologiquement fragilisés par ce que l'on pourrait appeler une *situation d'échec* : considérés comme les moins doués, jugés incapables d'entrer dans les filières scientifiques ou anglicistes, ils sont souvent amenés à justifier leur choix auprès d'un entourage moqueur ou sceptique pour qui les sciences humaines sont bonnes pour les moins intelligents et qui leur demande sans cesse s'ils ne font pas fausse route ou s'ils ne comptent pas tenter leur chance l'année suivante *pour quelque chose de plus sérieux* : ne veulent-ils pas, par exemple, devenir infirmier ou comptable ? Quelque chose qui leur permette de trouver un métier digne de ce nom au lieu de patauger dans le vague ?

Or, ni ces étudiants, ni leur entourage, ne se doutent qu'un diplôme de français peut déboucher sur une vraie carrière de traducteur et combien le marché peut accueillir des professionnels en la matière.

*

C'est donc dans une atmosphère de doute et de crainte que nous, les enseignants, accueillons les étudiants en première année de Licence avec plusieurs défis à relever : leur faire comprendre que ceux qui apprennent une langue étrangère ne sont pas des *moins que rien*, que dans toutes les branches scientifiques on a besoin de maîtriser une langue étrangère (on leur rappelle souvent, en forçant le trait, l'état d'un brillant scientifique, incapable d'écrire un article en langue étrangère et se trouvant dans l'impossibilité de participer à un colloque international) et que peut-être dans l'avenir un scientifique ferait appel à eux pour l'épauler, que le français est une langue d'avenir dans les échanges internationaux avec un nombre de francophones croissant dans le monde entier, qu'un jour peut-être ils traduiraient un chef-d'œuvre de la littérature française⁷. Bref, notre première tâche est de donner naissance à une motivation.

3 Du côté du programme

Pour examiner à présent plus en profondeur les objectifs et les difficultés de l'enseignement de la traduction en Licence de français en Iran, nous commencerons par la question des propositions du programme universitaire.

Nous présenterons ainsi la structuration de cette formation et nous en discuterons les conditions de réussite.

3.1 Structuration de la Licence de français

La Licence de français⁸ (options littéraire ou traduction) en Iran se prépare en quatre ans (bac + 4 ; 8 semestres). Au premier semestre est prévu un parcours en FLE, en raison de seize heures hebdomadaires, pour seize semaines de cours, soit un total de 256 heures de cours de français intensif. Au terme de ce premier semestre, un contrôle final détermine l'avenir des étudiants :

⁷ Nombreux sont les étudiants qui expriment en classe leur désarroi face à ceux qui leur demandent pourquoi ils font du français. Pour leur fournir une réponse facile, nous leur racontons l'histoire de cet homme qui demande à un derviche tourneur pourquoi il tourne. Le derviche répond : « Tout est en train de tourner dans l'univers. Pourquoi, vous, vous ne tournez pas ? ». Nous proposons donc à nos étudiants de retourner la question à leur interlocuteur et de lui demander : « Et vous, pourquoi vous ne faites pas du français ? »

⁸ Dans cet article, nous nous penchons exclusivement sur le parcours en licence de littérature française. Par ailleurs, depuis 2016, le ministère de l'Éducation Supérieure a décidé de supprimer dans les années à venir les options littéraire et traduction, au profit d'une seule « licence de langue française » ; ce qui n'a pas manqué de susciter des protestations, surtout de la part des enseignants universitaires en licence de traduction.

une moyenne minimale de 14 est requise pour pouvoir continuer le cursus ; sinon, l'étudiant doit redoubler.

C'est seulement au troisième semestre que les étudiants sont confrontés au premier module de traduction, dit de « traduction simple », qui prévoit deux heures de cours hebdomadaires et qui semble être le seul cours à caractère préparatoire et pédagogique en matière de traduction.

Il est indiqué dans le syllabus que le but de ce module est d'« initier les étudiants à la traduction des textes simples » et il est prévu que le programme prendra en compte les éléments suivants :

Le persan et le français, deux systèmes de langue différents. Les ressemblances et les différences de structure dans les phrases française et persane. Mise en garde contre la traduction mots à mots. Comment utiliser un dictionnaire. Utilisation efficace des dictionnaires monolingues et bilingues. Exercices. Traduction de phrases simples dans les deux sens. Traduction de phrases complexes du français vers le persan⁹.

Le deuxième module où est prévue une activité de traduction au cours des semestres suivants est celui dit de « lecture et traduction des textes journalistiques », à raison de deux heures hebdomadaires.

Bien que la plus grande partie de ce cours doive être consacrée à la lecture des textes de presse et à leurs spécificités, il est néanmoins demandé à l'enseignant de préparer les étudiants à la traduction de textes journalistiques, tout en insistant sur le style journalistique, les termes propres à ce domaine dans les articles à sujets politique, culturel, social, artistique, économique et technique.

Arrive ensuite un autre module de traduction spécialisé, dit de « traduction des textes islamiques » qui doit préparer l'étudiant à une connaissance des textes à teneur religieuse, à une familiarisation avec les différents styles de textes religieux, et leur(s) traduction(s) et enfin à une approche des différentes options envisagées par les traducteurs. Il est à noter que dans ces cours est prévue une traduction dans les deux sens et que les étudiants doivent s'exercer à traduire des « passages des textes islamiques de valeur, du persan vers le français et *vice versa* » mais aussi de traduire des articles entiers du français vers le persan, comme projet de recherche.

Les autres modules de traduction, à savoir « traduction de prose et de poésie », « traduction en persan de textes français variés » et « traduction en français de textes persans variés », qui prévoient deux heures de cours hebdomadaires, sont rangés dans la catégorie des modules optionnels, pouvant être remplacés, suivant le choix du département, par d'autres modules tels que l'anglais, l'évaluation des compétences linguistiques, la correspondance française, et *cætera*.

3.2 Retour du principe de réalité

Un examen rapide du syllabus, dans les parties consacrées aux cours de traduction, nous permet d'arriver à plusieurs constats : le seul module à caractère pédagogique reste celui de la « traduction simple » dont l'objectif est de s'attarder sur les différences syntaxiques entre les deux langues persane et française, mais aussi d'initier les étudiants à un usage raisonné et intelligent des dictionnaires. En d'autres termes, il est supposé qu'un étudiant de deuxième année, n'ayant pas encore acquis les compétences linguistiques suffisantes en français et dont les connaissances de la langue maternelle restent également floues – nous y reviendrons dans la partie suivante de notre article – peut et doit, en trente-deux heures de cours, saisir non seulement les différences syntaxiques entre les deux langues, maîtriser l'usage des divers dictionnaires et apprendre à traduire à la fois des phrases du persan vers le français, mais aussi des textes entiers du français vers le persan.

Or, la réalité des faits est tout autre : tout professeur qui prend son métier à cœur peut constater que la majeure partie des étudiants est dépassée par la lourdeur des tâches qui

⁹ Syllabus du ministère de l'Enseignement supérieur, Téhéran, 1997, p. 25.

l'attendent et par le rythme trop rapide des cours (n'oublions pas que l'enseignant est tenu de *finir le programme*).

Ainsi, au lieu de persévérer dans l'apprentissage ou d'augmenter l'effort dans une pratique plus intensive de la traduction, ces étudiants se sentent découragés et baissent les bras, se contentant d'une révision superficielle de ce qui a été dit et demandé pendant les séances de cours.

Il est évident que les problèmes s'intensifient au cours des semestres suivants dans les autres modules de traduction puisque les textes se révèlent encore plus complexes : ceux à teneur religieux écrits en français par des spécialistes de l'islam (Louis Massignon, Henry Corbin, entre autres) ont des tournures quasiment incompréhensibles pour les étudiants de troisième année et les enseignants sont contraints à se tourner vers le manuel universitaire proposé par les éditions universitaires iraniennes¹⁰ qui présente des textes beaucoup plus simples et bien loin de ce qu'un traducteur professionnel aura à traduire dans l'avenir ; les articles de presse, avec leur style si particulier et leurs allusions diverses¹¹, causent un vrai souci de déchiffrement et de transcoding ; dans le module de « traduction de textes divers », les étudiants sont confrontés, suivant le domaine proposé, à un vocabulaire particulier ou à des expressions spécifiques ; le module de « traduction des textes littéraires », quant à lui, exige non seulement un repérage du style, pas toujours évident, mais aussi l'effort, le plus souvent voué à l'échec, de transposer ce style dans la langue maternelle. Faut-il rappeler que les étudiants en Licence ne savent pas ce qu'est la stylistique et qu'un cours d'initiation à la stylistique est prévu seulement au dernier semestre ?

3.3 Un idéalisme applicable ?

Comme nous le constatons, pour ce qui est de l'enseignement de la traduction, le programme proposé dans le syllabus vise à atteindre un niveau d'excellence. Dans les modules jugés les plus spécialisés, à savoir par exemple « traduction de prose et de poésie » (deux heures hebdomadaires), il est supposé que les modules précédents ont été à même de préparer l'étudiant pour la traduction des textes littéraires, puisque le but du cours, même s'il est défini comme une initiation, exige tout de même que les étudiants s'exercent à comprendre la spécificité du langage poétique et de la traduction littéraire, qu'ils puissent traduire de la poésie, les métaphores et les figures de style et ce, parallèlement à une étude des textes littéraires et des poèmes traduits du français en persan et *vice versa*, pour mener à bien, comme cela est explicitement défini, des travaux pratiques et recherches.

Viser l'excellence est également recherché dans un autre module facultatif, le plus souvent évité par la programmation, celui de « traduction en français de textes persans variés », dont le but est défini comme tel : « acquisition des compétences nécessaires à la traduction de textes variés (littéraires, sociaux, culturels) ».

Le programme de Licence de français, dans sa partie consacrée à la traduction, se révèle donc idéaliste par tous ces aspects. Il suppose qu'au terme de la première année (un semestre de français fondamental et un semestre de grammaire, de phonétique, de compréhension de texte et de rédaction) les étudiants aient acquis les compétences linguistiques nécessaires pour commencer la pratique de la traduction et qu'au fil des semestres, leur compétences grandissant, ils puissent saisir progressivement les spécificités des textes littéraires classiques et modernes pour pouvoir les traduire dans les deux sens, tout en réalisant des projets de recherche.

Mais tout idéaliste qu'il soit dans sa façon d'aborder et de concevoir l'apprentissage de la traduction en quatre ans, ce programme peut paraître applicable avec plus ou moins de

¹⁰ Centre d'études pour l'élaboration de manuels d'enseignement des sciences humaines dans les universités (SAMT)

¹¹ Nous nous souvenons d'un article de presse proposé en classe qui commençait ainsi : « Si Paris vaut bien une messe... ». On peut imaginer le désarroi de l'étudiant qui cherche à traduire cette phrase uniquement à l'aide d'un dictionnaire. Nombreux sont ceux qui n'ont pas encore le réflexe de rechercher de telles phrases sur la toile.

souplesse. Cela supposerait néanmoins que les enseignants voulussent bien faire montre de bonne volonté, dans la mesure où le programme fut suivi avec la collaboration d'un groupe en accord avec les méthodes à adopter.

La réalité du terrain est tout autre : l'application du programme est très souvent entravée par les lacunes rencontrées, autant chez les enseignants que chez les étudiants.

4 Du côté de l'enseignant

Après avoir parcouru le programme, nous allons essayer de définir le profil de l'enseignant universitaire de la traduction.

Nous pourrions ainsi en montrer la diversité sur un terrain lui-même diversement contraignant.

4.1 Diversité des représentations

Comme nous l'avons précisé plus haut, la formation en Licence de littérature française prévoit quelques modules de traduction. Or, il est rare que les enseignants soient eux-mêmes traducteurs ; parmi les enseignants universitaires du français, dont le nombre s'élève approximativement à une centaine de personnes, il n'existe que trois personnes pouvant prétendre au titre de traducteur professionnel. Il est à noter qu'avoir dans son curriculum vitae, un ou plusieurs ouvrages traduits, est valorisé par le système universitaire iranien et reconnu, à moindre degré, comme une activité de recherche. Aussi, certains enseignants possèdent à leur actif quelques ouvrages traduits, plutôt des essais, ou des recueils d'articles publiés par les presses de leur propre université à des tirages limités, pour la simple raison que les éditeurs non-universitaires n'auraient jamais publié leurs ouvrages¹².

Nous voyons que faute d'effectifs, il n'est pas toujours possible de confier les cours de traductions à des traducteurs chevronnés. N'oublions pas non plus que tout traducteur expérimenté n'est pas nécessairement bon pédagogue quand il s'agit d'enseigner la traduction ou de partager son expérience.

Mais, paradoxalement, les cours de traduction sont parmi les plus convoités et certains enseignants qui refusent des cours pour lesquels ils ne se sentent pas spécialisés (surtout les cours de littérature des XVII^e et XVIII^e siècles, des cours de dissertation et autres) acceptent volontiers et sans scrupule tous les cours de traduction, avec la ferme conviction qu'un tel cours ne nécessite aucune préparation. Tous, à quelques exceptions près, suivent le modèle classique des cours de traduction qu'ils ont dû expérimenter lorsqu'ils étaient étudiants : l'enseignant propose un extrait de texte et l'explique aux étudiants, qui vont tenter ensuite de le traduire ; pour finir, il va lire sa propre traduction que les étudiants considéreront comme la plus juste et la plus fidèle au texte source et qu'ils recopieront d'ailleurs.

D'ailleurs, il n'est pas rare qu'un enseignant choisisse pour son cours un ou plusieurs prestigieux ouvrages déjà traduits¹³ : les étudiants, ignorant l'existence de cette traduction, traduisent en cours des passages de l'ouvrage. Puis, comme le veut la coutume, c'est le professeur qui lit sa traduction, même si parfois, il a la sincérité de révéler la source de sa version parfaite.

Cette attitude, révélatrice d'une certaine paresse, montre aussi combien la traduction, comme

¹² Parmi l'ancienne génération de professeurs de français à l'université, il existait d'éminents traducteurs. Certains, comme Z. Dehchiri, éminent traducteur de Corbin en persan, ne sont plus de ce monde ; d'autres sont à la retraite (M.T. Ghiassi, traducteur de Zola, de Proust, de Cioran, entre autres ; J. Kahnémouipour, traductrice de Brunel) ; Mahshid Nownahli, brillante traductrice de Ricœur, de Blanchot, de Yourcenar et de Sarraute a quitté la scène universitaire.

¹³ Dans les années 1980, un professeur de traduction de textes du persan vers le français donnait à traduire à ses étudiants des passages traduits en persan des Confessions de Rousseau ! Après des efforts infructueux, les malheureux étudiants ne pouvaient qu'admirer *l'art* de notre professeur, qui n'était en fait que la prose de Rousseau.

activité exigeant un temps de travail considérable et une pratique continue, semble fastidieuse ou encore sans intérêt aux yeux de certains enseignants, lesquels, en retour seront sans aucun doute incapables de faire naître chez les étudiants, sinon une vocation, du moins un certain goût pour cette activité.

4.2 Diversité des contraintes

En outre, la nette différence que le syllabus établit entre le contenu des cours pour la « traduction simple » et les autres modules de traduction ne peut presque jamais être prise en compte par l'enseignant du fait que le caractère d'enseignement du français du cours s'étend en pratique à tous les modules de traduction dite spécialisée : comme nous l'avons expliqué plus haut, le processus de l'acquisition des compétences linguistiques de base continue parallèlement à l'acquisition des compétences de traduction et, très souvent, la phrase ou le passage à traduire, du fait de leur complexité, doivent être expliqués linguistiquement en détail par l'enseignant, pour que l'étudiant puisse commencer comprendre et à traduire.

Autrement dit, l'enseignant se trouve dans une situation sans issue puisqu'il doit suivre un syllabus dans lequel l'apprentissage de la traduction débute et continue à un degré plus élevé, alors même que les compétences linguistiques sont en cours d'acquisition et, qui plus est, ne semblent jamais atteindre un niveau satisfaisant et suffisamment élevé d'après ce que nous montre une expérience de presque dix ans dans diverses universités.

A cela s'ajoute le problème de l'évaluation des connaissances par le professeur.

Déjà angoissés par une maîtrise insuffisante du français, bien mal à l'aise dans leur langue maternelle (nous y reviendrons ultérieurement), les étudiants paniquent tous à l'idée de se retrouver face à un texte « inconnu » lors de l'examen final. L'idée même d'avoir à sa disposition un ou plusieurs dictionnaires et le Bescherelle ne suffit pas à calmer cette angoisse ; si bien qu'il nous arrive de présenter, au cours de semestre, des textes plus ou moins longs dont des passages seront proposés à l'examen final.

Cette stratégie évaluative pourrait être jugée, surtout de la part de nos collègues iraniens, comme un acte de complaisance dont le but ultime serait de s'assurer la sympathie des étudiants. Toutefois, notre expérience montre que le fait d'avoir connaissance du texte à traduire réduit non seulement une angoisse parfois paralysante lors de l'examen final, mais permet aussi d'augmenter l'intérêt pour l'acte de traduire ; celui-ci apparaît alors comme un travail de longue haleine où le traducteur rencontre des obstacles qu'il peut surmonter dans la durée, à l'instar d'un traducteur professionnel, qui dispose d'un temps beaucoup plus important que celui proposé lors d'un examen.

Par ailleurs, pendant toute la durée où l'étudiant prépare son texte à traduire, l'enseignant reste à sa disposition pour le guider dans ses recherches d'équivalents, dans la saisie du sens et du contexte dans lequel le texte a été produit (surtout s'il s'agit d'un texte littéraire) pour qu'il puisse entrer dans la traduction avec plus d'aisance.

Toutes ces mesures de précaution pour éviter les difficultés d'une traduction parcellaire et hors contexte ne sont toutefois bénéfiques que dans le cadre de l'activité d'un enseignement donné, puisque le système de concours national instauré pour le passage de la Licence au Magistère reprend ce modèle¹⁴ infructueux. Nous citons à titre d'exemple un des QCM proposés au concours d'entrée au Magistère de 2017 pour montrer à quel point l'enseignement pratiqué est inadéquat par rapport au système d'évaluation :

« Trouvez la meilleure traduction des phrases suivantes.

'Passé les grilles du Grand Luxembourg, plus de savantes traversées.' »

De cette phrase, tiré de *L'Enfance* de Nathalie Sarraute, ouvrage jugé difficile et rarement enseigné en Licence, sont proposées quatre traductions en persan dont aucune d'ailleurs ne semble appropriée.

Il est évident que l'absence de verbe et le participe passé placé au début de la phrase peuvent

¹⁴ Pour pouvoir passer en Magistère, tout étudiant titulaire d'une Licence doit passer un concours national au cours duquel ses compétences sont jaugées par des questionnaires à choix multiples.

dérouter plus d'un étudiant qui n'a que quatre ans de pratique du français, sans compter la nécessité de connaître le « Grand Luxembourg », pour savoir que c'est un jardin, d'où l'existence des grilles. De surcroît, la phrase, retirée de son contexte – une petite fille se promenant avec sa bonne et devant prendre quelque précaution en traversant la rue – ne peut être pleinement comprise et donc traduite avec justesse.

*

Il est à noter que les défis et les difficultés que nous avons tenté de définir dans ce passage apparaissent comme tels pour les seuls rares enseignants universitaires du français ayant eu une pratique personnelle de la traduction, conscients de l'écart qui sépare une simple pratique de classe (aboutissant dans le meilleur des cas à une bonne note en fin de semestre) de ce qu'est vraiment la traduction. Ceux qui savent bien que les quatre années de Licence sont loin d'être suffisantes pour former un traducteur, mais sont néanmoins l'occasion de faire naître une vocation et d'être une perspective d'avenir.

Ces difficultés sont donc ressenties à moindre degré par nos autres collègues qui optent pour le modèle classique des cours de traduction, très clairement défini par Yvon Kerommes, dans son article sur l'enseignement de la traduction universitaire en France et qui montre des préoccupations communes aux formations universitaires dans les deux pays¹⁵.

5 Du côté des étudiants

Outre ces problèmes dus à la fois au système universitaire iranien et, à moindre degré, au manque de motivation, de savoir-faire et d'expérience de la part de l'enseignant, une autre série de difficultés pour les formations en traduction consiste en des lacunes du côté des étudiants, que l'on pourrait étudier sous un angle à la fois sociologique et psychologique.

Ces difficultés concernent presque autant la maîtrise de la langue étrangère que celle de la langue maternelle.

5.1 La question de la langue française

Lors d'un stage de formation qui s'est déroulé en 2010 à l'université de Téhéran, un spécialiste de traductologie de l'université de Tirana, opposa nettement la traduction universitaire, définie comme outil pédagogique et la traduction professionnelle qui suppose une compétence linguistique déjà acquise¹⁶.

Or, comme nous l'avons précisé plus haut, le syllabus iranien prévoit uniquement un module de deux heures hebdomadaires, « traduction simple », comme équivalent d'une traduction à visée pédagogique, les autres modules sont définis comme des cours de traduction professionnelle. Notre expérience montre que l'acquisition des compétences linguistiques du français continue bien au-delà de la deuxième année universitaire. Partant, tous les autres modules de traduction définis comme universitaires ne peuvent jamais atteindre leur objectif.

La maîtrise très insuffisante du français, dont la pratique est interrompue en période de vacances estivales (de 3 mois), constitue le premier obstacle à la compréhension du texte. L'enseignant a beau répéter qu'il ne suffit pas de réviser sa grammaire *de temps en temps*, les étudiants ont du mal à croire qu'après avoir obtenu une note plus ou moins satisfaisante pour

¹⁵ « Encore aujourd'hui donc, un cours de traduction universitaire consiste trop souvent tout simplement à faire lire par les étudiants un texte qu'ils ont essayé de traduire, cet exercice souvent laborieux étant suivi de la lecture par l'enseignant de sa propre traduction – forcément meilleure par définition – de sorte que par une opération qui tient quelque peu de la magie, les étudiants sont censés acquérir peu à peu une notion de ce que l'on appelle "le sens de la langue". » In : KERMOMNES, Y. Traduction professionnelle et enseignement de la traduction en France. In : **SLT Université Lille III. La traduction : de la linguistique à la didactique**. Lille : Université Lille III, 2009. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00577906/document>, consulté le 21/09/2018. p.4.

¹⁶ KUMBARO FURXHI, M. **Enseigner la traduction et l'interprétation à l'Université**. Conférence donnée à l'Université de Téhéran, 22-27 octobre 2010. (Non Publié)

les modules de grammaire, ils auront encore et toujours besoin de leur savoir grammatical pour les autres cours, en l'occurrence la traduction¹⁷.

L'usage intelligent, raisonné et continu (et non pas sporadique) des dictionnaires est un autre facteur qui fait défaut dans la pratique universitaire de la traduction.

Le module de « traduction simple » prévoit une initiation à l'usage des divers dictionnaires monolingues et bilingues et l'enseignant présente au début du semestre les dictionnaires dont peuvent disposer les étudiants : les dictionnaires Larousse ou Robert, les dictionnaires français-persan (qui comportent malheureusement des fautes et que les éditions successives n'ont pas songé à rectifier¹⁸), mais aussi les dictionnaires en ligne, tel que le Trésor de la langue française.

Malheureusement, force est de constater qu'un grand nombre d'étudiants consultent en cours ou pendant leurs supposées recherches des pseudo-dictionnaires de sources incertaines, téléchargés dans leurs téléphones portables ; la plupart se plaint du poids d'un volume de dictionnaire à transporter et rares sont ceux qui ont le réflexe de se connecter via le web à Lexilogos, sans compter que comprendre les explications de ce dictionnaire demande déjà une maîtrise assez grande de la langue française.

D'ailleurs, la plupart du temps, les étudiants se contentent de prendre en compte le premier équivalent vu à la première ligne ; et c'est encore à l'enseignant de rappeler la nécessité d'utiliser un *vrai* dictionnaire français-persan, avec à l'appui un dictionnaire français-français pour éviter d'éventuels contresens.

Autrement dit, la consultation du dictionnaire est devenue pour les étudiants un acte expéditif pour pallier un manque d'équivalent dans l'immédiat et non un réel acte de recherche. Nos étudiants et, hélas, nombre de collègues ont encore du mal à croire qu'avoir un bon niveau de français ne dispense nullement le traducteur de consulter régulièrement divers dictionnaires ou encyclopédies¹⁹.

5.2 La question de la langue persane

La faible maîtrise du français n'est pas le seul obstacle dans le suivi des modules de traduction tel qu'il est préconisé dans le syllabus, puisque la quasi-totalité des étudiants ont une mauvaise maîtrise de leur langue maternelle, aussi bien sur le plan de la syntaxe du persan que sur le plan du vocabulaire.

En effet, l'intérêt exagéré porté aux sciences dites dures (mathématiques, physique, chimie, et *cætera*) dans le système scolaire dès les années de l'école primaire a eu pour conséquence le délaissement du persan. Les cours de grammaire persane et de rédaction sont souvent bâclés au profit des matières censées ouvrir la voie du salut. Les systèmes d'évaluation, de leur côté, ayant largement recours aux questionnaires à choix multiples, font abstraction de la nécessité de pouvoir s'exprimer clairement dans sa langue maternelle avec un vocabulaire adéquat et une syntaxe correcte.

La perte du persan académique est aggravée par un autre phénomène dont le traitement mérite à notre avis des recherches plus poussées en sociolinguistique. Le persan est une langue où une certaine forme de diglossie a toujours séparé la langue écrite de la langue parlée,

¹⁷ Il serait intéressant de revoir les systèmes d'évaluation des cours de grammaire pour pouvoir répondre à la question suivante : pourquoi le savoir théorique de la grammaire est comme oublié une fois qu'il s'agit de le mettre en pratique ?

¹⁸ Un vrai travail de recherche serait nécessaire pour évaluer les dictionnaires français-persan élaborés en Iran, depuis les premières parutions.

¹⁹ Quand, jeunes diplômés de France, nous sommes rentrés en Iran pour exercer dans une université iranienne, nous nous sommes portés candidats à un poste d'enseignant. Le professeur chargé d'évaluer nos compétences en traduction, nous a demandé de traduire, sans dictionnaire et en moins de trente minutes, un passage d'*À la recherche du temps perdu*, de Proust !

immédiatement distinguable pour les persanophones²⁰ et qui cause de vrais problèmes aux étrangers qui apprennent notre langue. Or, depuis quelques temps, le persan parlé commence à occuper le terrain du persan écrit de façon inquiétante, sur les affiches publicitaires par exemple, mais surtout sur les réseaux sociaux, si bien qu'il arrive de rencontrer de jeunes étudiants presque incapables de distinguer le persan parlé du persan écrit. *Écrire le persan parlé* est devenu en quelque sorte un phénomène de mode et le manque de pratique du persan écrit qui remonte à la période scolaire fait que les plus jeunes oublient presque l'existence même de ce persan académique.

Ainsi, dans les cours de traduction du français vers le persan, l'enseignant est constamment contraint de rappeler les étudiants à l'ordre et d'insister sur le fait qu'on ne peut indifféremment utiliser le persan parlé et le persan écrit, même s'il arrive de rencontrer une résistance incroyable de la part de certains étudiants pour lesquels l'un vaut bien l'autre et qui estiment que l'on se fait mieux comprendre quand on utilise le persan parlé. Lors de la correction des épreuves finales, nous rencontrons régulièrement des copies où les phrases sont entièrement traduites en persan parlé.

*

Voilà pourquoi les étapes reconnues de la traduction, à savoir déchiffrer le texte de départ, produire et contrôler un texte d'arrivée sont autant d'obstacles pour les étudiants : l'effort requis pour comprendre le texte à traduire fait peur par la non-maîtrise du français, le texte d'arrivée est parsemé d'erreurs à cause d'un persan hésitant et le contrôle final demeure impossible par l'étudiant lui-même, puisque les deux premières étapes n'ont pas suivi leur cours normal.

Ces lacunes, dont la plus importante est un niveau alarmant dans la maîtrise de la langue maternelle, semblent tellement prégnantes et solidement ancrées dans l'air du temps que toute tentative venant de la part d'un enseignant consciencieux ou novateur rencontre une résistance farouche de la part des étudiants et se voit vouée à l'échec.

Ces manques qui peuvent d'ailleurs être comblés au prix d'un peu de bonne volonté et d'efforts, comme nous le montre l'expérience, deviennent, hélas, tantôt source de mésentente (comme si tout dialogue constructif devenait impossible) entre l'enseignant et les étudiants, tantôt source de tension en classe, d'appréhension et parfois même de peur.

C'est dans une telle atmosphère que l'enseignant en traduction s'évertue à accomplir sa tâche.

6 Considérations finales

En dépit de la bonne volonté de l'enseignant et des efforts d'un nombre plutôt restreint d'étudiants, un cours de traduction déborde le cadre déterminé par le syllabus et ne peut atteindre l'objectif défini par le ministère : son caractère de lieu d'apprentissage de la langue française se prolonge bien au-delà du module de traduction simple et transforme le cours en lecture expliquée ou, au mieux, cours de perfectionnement linguistique général (vocabulaire, culture et grammaire, l'usage du dictionnaire, *et cætera*).

D'un autre côté, l'illusoire maîtrise du persan par les étudiants, de leur langue maternelle, contraint l'enseignant à inciter les étudiants à revoir leur connaissance du persan dont ils ont oublié les spécificités, les potentialités et, surtout, la richesse.

En somme, il faut avouer que l'enseignement n'est pas adapté aux objectifs définis et que l'université a échoué dans la mission que lui a confié le ministère de l'Enseignement supérieur, à savoir de former des traducteurs spécialisés, puisque maîtriser une langue étrangère en quatre ans tout en développant les aptitudes nécessaires à la traduction tient de l'exploit.

Reste à savoir s'il ne faut pas à présent, non repenser l'enseignement, mais en redéfinir les objectifs.

L'expérience montre qu'un débutant en français ne peut devenir traducteur en quatre ans et que l'université peut, tout au plus, faire prendre conscience aux étudiants que devenir

²⁰ Cette diglossie est une réelle difficulté pour les apprenants du persan, langue étrangère, si bien que certains manuels d'apprentissage du persan débutent leur enseignement par le persan parlé et non pas écrit. Pour citer un simple exemple, le mot « pain » est prononcé *nân* en persan écrit et *noun* en persan parlé.

traducteur et espérer obtenir un jour un contrat demande du temps et de la persévérance.

Faire naître cette vocation doit, à notre avis, s'accompagner de plaisir : l'apprenti traducteur ne doit pas seulement éprouver les affres de la traduction, même dans le cadre académique, mais ressentir le plaisir de traduire, comme ce plaisir du texte, tel qu'il fut défini par Roland Barthes.

C'est à cet effet que nous avons tenté, au sein de notre département de français à l'université Hakim Sabzévéri, de trouver de solutions pour inviter nos étudiants à entrer plus sereinement dans le monde de la langue, de la littérature et de la traduction, comme organiser de petits concours de traduction ou des séances consacrées à la lecture d'œuvres de la littérature persane.

Mais il n'en demeure pas moins que former les traducteurs dans la conjoncture actuelle et dans les limites temporelles imposées par le système universitaire doit se poursuivre et se perfectionner en dehors de l'université.

7 Conclusion

Dans le but de présenter les enjeux et les difficultés de la formation à la traduction français-persan à l'université iranienne, cet article a pu montrer, à travers la démarche testimoniale de ses deux auteurs, quelle est la situation actuellement observable, sous les angles du statut de la langue française en Iran, de l'institution universitaire et de la psychologie estudiantine contemporaine.

Il ressort de ces observations que la formation à la traduction franco-persane dans l'académie iranienne est aujourd'hui confrontée à de lourdes difficultés structurelles, de natures académiques, culturelles et affectives, qui ne permettent paradoxalement pas à l'université d'atteindre pleinement ses objectifs et de fournir au marché iranien de la traduction les professionnels dont il fait pourtant la demande.

Ces conclusions se limitent cependant aux observations faites dans le cadre académique et il apparaît que les enjeux de la formation en traduction se situent aujourd'hui dans la capacité du milieu universitaire à inventer des compléments de formation hors cadre institutionnel.

Toute nouvelle recherche et communication en ce sens ne pourra donc être qu'un renforcement de notre action dans ce champ.

Ensinar a tradução em universidades iranianas, desafios e dificuldades

Resumo

A formação universitária de tradutores em francês / persa no Irã é analisada para mostrar as dificuldades atuais, devido à popularidade relativamente baixa desta formação, às restrições curriculares, aos vários graus de especialização dos formadores e à atual crise de transmissão da língua persa para as gerações mais jovens. Através de uma apresentação testemunhal, este artigo propõe examinar os desafios e os paradoxos do ensino da tradução em uma licença da literatura francesa - problemas que vamos descobrir aqui podem, sem dúvida, ser detectados, em uma escala diferente, no currículo da licença de tradução francesa -, para ver até que ponto seu objetivo é realista, se é possível esperar o sucesso de sua missão ou se, ao contrário, todo este programa universitário deve ser revisado. Vamos tentar aqui mostrar a complexidade da situação em seus detalhes, abordando o tema a partir dos ângulos da organização institucional dos cursos, da realidade docente e das representações estudantis, para chegar à conclusão de que os esforços devem continuar na e fora da universidade para finalmente atender um mercado iraniano claramente em busca de profissionais qualificados nesta área de conhecimento tradicionalmente prestigiada e reconhecida.

Palavras-chave

Ensino. Francês. Irã. Persa. Tradutor. Tradução. Universidade.

Enseñar la traducción en universidades iraníes, desafíos y dificultades

Resumen

La formación universitaria de traductores en francés / persa en Irán es analizada para mostrar las dificultades actuales, debido a la popularidad relativamente baja de esta formación, a las restricciones curriculares, a los diversos grados de especialización de los formadores y a la actual crisis de transmisión de la lengua persa para las generaciones más jóvenes. A través de una presentación testimonial, este artículo propone examinar los desafíos y las paradojas de la enseñanza de la traducción en el curso de grado en Literatura Francesa - incluso si los problemas que vamos a descubrir aquí pueden, sin duda, ser detectados, en una escala diferente, en el currículo del curso de grado en Traducción Francesa, para ver hasta qué punto su objetivo es realista, si se puede esperar el éxito de su misión o si, por el contrario, todo este programa universitario debe ser revisado. Vamos a intentar aquí mostrar la complejidad de la situación en sus detalles, abordando el tema a partir de los ángulos de la organización institucional de los cursos, de la realidad docente y de las representaciones estudiantiles, para llegar a la conclusión de que los esfuerzos deben continuar dentro y fuera de la universidad para finalmente atender un mercado iraní claramente en busca de profesionales calificados en esta área de conocimiento tradicionalmente prestigiosa y reconocida.

Palabras-clave

Enseñanza. Francés. Irán. Persa. Traductor. Traducción. Universidad.

Références

ARROYO, E. L'Enseignement de la traduction et la traduction dans l'enseignement. In : **Cahiers de l'APLIUT**, Vol. XXVII, N. 1, 2008; p 80-89. www.apliut.revues.org. Consulté le 21/09/2018.

BALAYË, C. **Genèse du roman persan moderne**. Première partie. Téhéran : Institut Français de Recherche en Iran, 1998.

BALLARD, M. **Traductologie et enseignement de traduction à l'université**. Arras : Artois Presses Université, 2009.

KERMOMNES, Y. Traduction professionnelle et enseignement de la traduction en France. In : **SLT Université Lille III**. La Traduction : De la linguistique à la didactique. Lille : Université Lille III, 2009. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00577906/document>. Consulté le 21/09/2018.

KUMBARO FURXHI, M. **Enseigner la traduction et l'interprétation à l'Université**. Conférence donnée à l'Université de Téhéran, 22-27 octobre 2010. (Non Publié)

WALT, R. Peut-on enseigner à traduire ? In : SAUNIER, M. J. **Bibliothèque de la Faculté Catholique des Lettres de Lyon**, v. 3, Lyon : Université catholique de Lyon, 1994.

Date de remise au comité de rédaction d'AntipodeS

le lundi, 14 août 2017

Date de publication

le mercredi, 27 février 2019

Pour citer cet article

HOSSEINZADEH, Azine ; SHAHPAR-RAD, Katayoun. Enseigner la traduction dans les universités iraniennes, enjeux et difficultés. **AntipodeS - Études de langue française en terres non francophones**. São Salvador da Bahia de todos os Santos, Brésil : Universidade Federal da Bahia, vol. 1, n° 1, juillet / décembre 2018 ; p. 184-199. Rubrique Traductologie. ISSN électronique : 2596-1837. Disponible en <<https://portalseer.ufba.br/index.php/Antipodes>>. Mis en ligne le 27 février 2019.

Les auteurs

HOSSEINZADEH, Azine

Docteur, maître de conférences, traducteur, département de français, Université Hakim Sabzévari

Adresse postale : Université Hakim Sabzévari, Département de français, CP 961 797 6487, Sabzévar, Iran

Adresse électronique : azine@hsu.ac.ir

SHAHPAR-RAD, Katayoun

Docteur, maître de conférences, traductrice, directrice du département de français, Université Hakim Sabzévari

Adresse postale : Université Hakim Sabzévari, Département de français, CP 961 797 6487, Sabzévar, Iran

Adresse électronique : k.shahpar@hsu.ac.ir

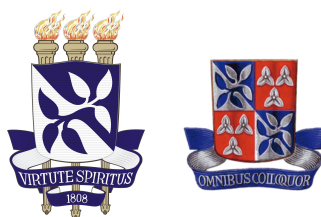
Droits d'utilisation



Cet article est publié sous la protection de la licence *Creative Commons* de type *Attribution-NonCommercial-ShareAlike 4.0 International*, dont les termes sont consultables en ligne à l'adresse <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/legalcode> : ses contenus sont publiés gratuitement et libres de droits d'utilisation non commerciale par un tiers, ce dernier étant soumis à

l'obligation de citation de source, de déclaration de toute altération et de publication dans les termes de la même licence.

Éditeur



AntipodeS - Études de langue française en terres non francophones
<https://portalseer.ufba.br/index.php/Antipodes>

Departamento de letras românicas
Instituto de letras
Universidade federal da Bahia

São Salvador da bahia de todos os Santos
Brasil
